

Marie-Ange Somdah, critique, poète, romancier francophone, habite à Boston. Elle s'intéresse en particulier au conte africain.

Publications: *Le Nombri de la Terre* (Paris: Éditions L'Harmattan, 1994); *Campus Blues* (Paris: Éditions Nouvelles du Sud, 1993); *Adjoa l'Aurore* (Besançon: Éditions Couleur Locale, 1992); *Demain sera beau* (Paris: Silex, 1989).



Sans Fond

Tourne
l'aiguille, vil dessein
de l'être tourmenté
C'est le saule noyé
dans la splendeur empourprée
de l'île aux abois

Je tergiverse
avec le fond de l'océan
méandres fangeux
Fouillis,
galetas enfermant ma rétine
qui fouine
au lendemain, disert secret
de ma douce dulcinée

Et gronde dans l'alcôve
sourde mémoire, enclave
Difforme image
enlaçant mon tréfonds
jamais debout,
il sera jeté en pâture
aux matines



Ventosités

Je ne sais
où vont ces cris, ces mornes regards
captivés par le vent d'un désert
venu des lointaines contrées
d'une Amazonie en sursis

Je ne sais
choses rimées, choses rassemblées
en moi
Tels les versets de ce livre sacré
sans écho, pareil à la corne
sans situation

Je ne sais
et pourtant je sais
le flegme enchanteur des lointains paradis
à l'ombre du soleil
Gargouillement
de voix dans la gargote

Je ne sais
le lent et doux remugle
des viscères qui retournent
dans l'estomac.

Rêve d'Acajou

enfilé dans
 le sillon des labours des pécores
 sur les coteaux des vains élans
 je navigue avec la bouteille
 avec le blues des périls de...
 une fade langue d'oiseau déplumé
 délavé dans les gargotes sombres
 où tanguent le pont de transports lascifs
 d'une belle-de-nuit et son rêve de pieu
 dans la tendresse furtive d'une chambre d'hôtel
 perdue dans la savane au visage rouge du latérite
 je reviens toujours à moi et mon étoile là haut, seule
 et me demande parfois l'heure du coucher de l'astre
 quand ma vue se refuse à regarder mon verso, ce miroir
 cette ombre de moi qui luit à l'heure des vérités tues
 dans la force du vent qui se lève tantôt dans la cour
 de mes désirs en rade j'entends le son des doutes
 que l'on ramène sans volonté dans le gîte de nos certitudes
 je pleure dans le silence des ports aux quais vidés
 et pour vivre je vais le soir venu dans les clubs
 aux rendez-vous sacrés des mes ablutions
 où les notes du piano me font swinguer
 au milieu de solitudes et leurs déboires
 qu'elles espèrent dissoudre au fond
 des bouteilles de whisky écossais
 où se reflètent le multicolore
 de lucioles en dérive
 et le sourire princesse
 d'un regard
 un retour vers
 le passé